

Pour une relecture du film *Habemus papam* de Nanni Moretti.
Sélection officielle au Festival de Cannes 2011.

Nous sommes souvent invités à de multiples mondanités culturelles en prolongement direct de nos activités professionnelles.

Ainsi, faisant partie des invités à une projection en avant-première, nous avons découvert le film *Habemus papam*.

La critique élogieuse n'est pas surfaite ; film remarquablement bien joué, avec un face-à-face Piccoli/Moretti des plus savoureux.

Là n'est pas la vraie question.

Comme pour toute œuvre d'art, la représentation du Beau devrait tendre à nous élever. S'aventurer sur les terres du Vatican, même pour une fiction, c'est prendre le risque de côtoyer le Beau, la Sixtine, les fastes et les ors déployés autour des trois blancheurs. N'est-ce d'ailleurs pas l'une des premières phrases du film, prononcée par l'un des journalistes : « - *Un plan de la Sixtine, s'il vous plaît ? - Non...* ».

Un beau et bon film ?

S'il confronte le spectateur aux angoisses d'un monde vide sans Dieu, ce sera gagné. Car le grand absent dans ce film, c'est Dieu.

Prenons les cardinaux. Ou Melville, le pape élu. Dépeints avec toutes leurs fragilités humaines et attachantes en lesquelles chacun peut se reconnaître. Rencontrés comme des individualités, confrontés les uns aux autres. Enfermés pour le Conclave. Fable légère, comédie amusante mais vide de sens, regard extérieur où manquent les profondeurs jaillies de la prière ecclésiale. On les verra prier, l'un ou l'autre, en pièces détachées et jamais en communion, pour le vote, prier une vague formule magique pour que ce ne soit pas eux l'élu. On essaye de copier son voisin, on tapote nerveusement avec son crayon, on déchire et on recommence. Aurions-nous donc oublié à ce point de porter notre Eglise dans la prière, pour qu'elle soit si pitoyable ? Ce n'est pas l'Eglise qui est mise en scène, mais le théâtre du monde, pour reprendre une expression chère à Shakespeare.

To be or not to be.

Plus intéressant est le thème du théâtre, traversant le film de part en part et propice à la réflexion.

Le plan du balcon vide grille l'écran et traverse le film à de multiples reprises, en leitmotiv reliant toutes les séquences. La construction en oxymore : a) nous avons un pape (titre) // b) dernière image : le balcon vide car le pape a démissionné, est désespérante d'un point de vue spirituel. Métaphoriquement, on tire les rideaux, le conopée n'a plus de raison d'être, la lumière vire à l'opaque, la chaîne est rompue, l'utopie règne.

Il s'agit là d'un piétinement antédiluvien, ou plutôt antérédempteur, avec une inversion des signes porteurs d'Espérance. Les visages dans la foule se ferment, les cardinaux saisis de stupeur assistent impuissants au désastre, le rideau rouge du balcon recule en arrière, gonflé par un vent inhabité.

Il n'y a pas de fin parce qu'il n'y a pas eu de début.

« Tout cela n'a jamais existé. »

Tels sont les propos de Melville avant de rentrer au Vatican pour démissionner, après sa fuite en avant dans les rues de Rome. La Ville, on ne la voit pas ; seulement les rues, le bus, les voitures, la chambre d'hôtel où nous errons avec lui. Des découvertes furtives et bienveillantes, des ébauches d'amitiés. Rencontre fortuite de Melville avec des théâtraux ; il s'attache à leurs pas et les répliques de Tchekhov fusent en douceur. Rien de tout cela n'est vrai ; on a choisi le mauvais acteur ; Melville n'endossera pas son rôle de pape.

Rien de tout cela n'est vrai ; les cardinaux jouent aux cartes, tiennent à coup de tranquilisants, assemblent les pièces d'un puzzle, voire participent à un match orchestré par le psychanalyste dans l'enceinte du Vatican. Les dossards ont entaché les soutanes de plastique et de fluo. Attention danger ! Il eût été logique de voir nos cardinaux en tenue de sport, puisqu'en ce film, ils vivent en dehors de leur Centre de gravité. Toutes les palettes du comique et du dérisoire, remarquablement utilisées dans ce film, fonctionnent comme une mécanique bien huilée. On rit, et alors ??? Cela nous apporte quoi ??? On s'est changé les idées, on a passé une bonne soirée. Soit. Et après ?

Et après, on se dit que des soubresauts de vérité affleurent. Le psychanalyste n'est pas loin d'une lectio divina quand, empoignant la Bible, le seul livre qu'il ait trouvé dans sa chambre au Vatican, il fait une lecture aux cardinaux : « *La Bible parle de dépression !* », évoquant le mal-être de Melville, le nouveau pape, décrit dans la Bible. Là, on est à deux doigts de la possible découverte du psychanalyste : les cris du psalmiste, ce sont les siens ; un non-dit s'ouvre ; Melville fuit et le psychanalyste, par la force des choses, reste enfermé avec les cardinaux.

Restant en lisière, à la fois dubitatif et interrogateur, debout à une embrasure de porte, un ballon emblématique à la main pour « jouer » à l'équipe fraternelle et tellement représentatif du mal-être de notre époque.

La forme du film se prêterait à une analyse rigoureuse du théâtre dans le théâtre, du risible et du dérisoire. Le fond, chacun en fera ce qu'il voudra avec sa sensibilité propre.

On ne pourra nier qu'il y manque l'essentiel, avec un sujet pareil : faire parler le Verbe avec le langage du corps et incarner la Parole ; le rire non édifiant n'est qu'une chausse-trape. Ce sont les objectifs clairement avoués de ce film ; dicit Nanni Moretti : « *Mes parents étaient croyants et j'ai reçu une éducation catholique (sans exagération...). Moi, non, je ne suis pas croyant.* »

PL